

Je, îl(e) déserte

Samy Abdelazim

Samy a quinze ans et ne ressemble pas à tout le monde. Il a bien voulu faire partie des six poètes - tous collaborateurs de La Passe - que Laurent Noël et Tristan Felix ont enregistrés pour une création radiophonique travaillée par le blues et intitulée Je, îl(e) déserte. Il s'est ensuite prêté, quelques jours plus tard, au même exercice, mais par écrit.

Es-tu une île ?

Oui, je suis une île et tout le monde est une île ; l'île qui s'appelle Samy a la même identité que moi mais au lieu de plages et de palmiers, il y a ma raison, mon for intérieur, mes souvenirs. Car une île n'est pas seulement concrète et le mot aurait pu être attribué à autre chose, à une porte, par exemple. Selon moi, une île est un récipient contenant diverses choses. Mon corps est ce récipient ; mon âme et ma raison sont les diverses choses. Une île, c'est un marteau qui casse le mur séparant le concret de l'abstrait. Je suis ce « marteau ».

Qu'emporterais-tu de ton for intérieur sur une île déserte ?

Je n'emporterai que le nécessaire : je remplacerai tous mes mauvais souvenirs par une force qui diffusera de la haine à forte dose dans mon corps, afin de me défendre contre des animaux sauvages, par exemple.

Cela reste malgré tout dangereux, car la haine me protège et me détruit de l'intérieur ; elle sort de son enclos lorsqu'il faut se défendre, mais elle prend trop de libertés. Elle condamne à une mort lente. C'est mieux que de se faire dévorer, mais l'issue est la même.

Je garderai mon nom car c'est moi, c'est mon origine, c'est ma vie. Si j'oublie mon nom, j'oublie mes racines et j'oublie ma vie. Il n'est pas bon d'oublier sa vie. Il est mauvais de perdre ses racines. Je dois donc garder les pieds sous terre.

Sur une île déserte, j'emmènerai ma vie et ma mort pour me souvenir de qui je suis et me défendre de la mort, tout en me rapprochant d'elle.

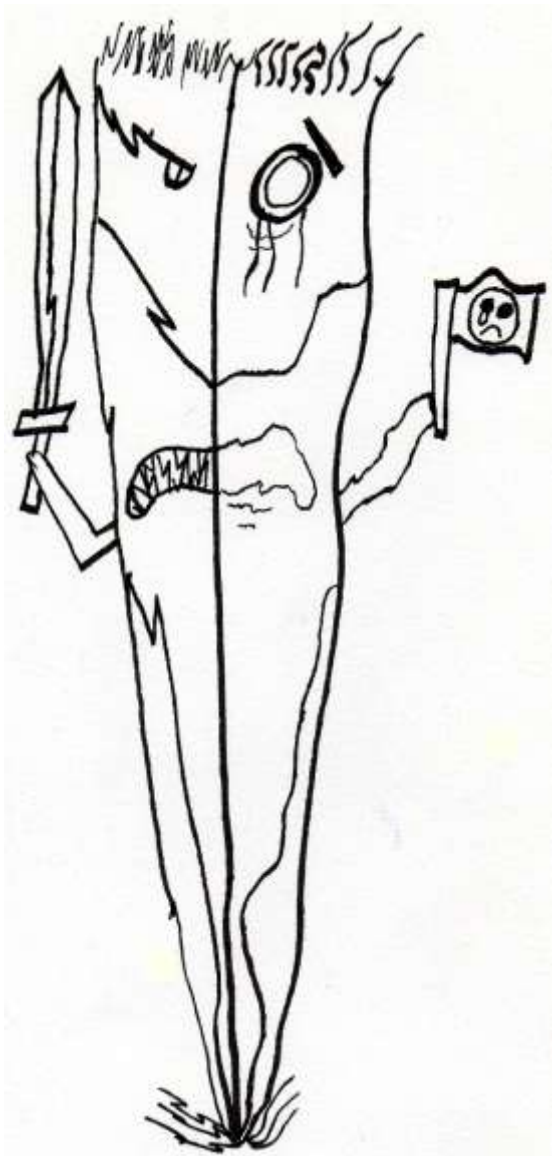
A quoi bon aller sur une île déserte si c'est pour te rapprocher de ta mort ?

En effet, c'est comme pour les mouches qui embêtent un cheval ; le cheval doit les faire fuir à l'aide de sa queue : cela reviendrait au même s'il n'y avait ni mouche ni queue. Il suffit de ne pas aller sur une île déserte pour ne pas avoir besoin de se défendre.

Qu'est-ce qui te fait rire ?

C'est ce qui est superflu : on peut vivre avec l'essentiel ; dans ce cas-là, le cheval ressemblerait à un ver de terre... On peut vivre seulement avec son identité et sans sa haine et peut-être sans rien de matériel. Les hommes préhistoriques n'aiment pas le superflu.

le 27 mai 2009, midi



Samy, juin 2009